

## **Célibat imposé : les arrière-plans d'un débat**

**Les débats actuels sur le célibat des prêtres n'ont de lien avec les scandales de la pédophilie dans l'église que parce que les deux concernent les pulsions de la chair, ce qui implique à la fois la gestion de la libido et celle des relations interpersonnelles. Or l'évangile de ce dimanche dans lequel Jésus demande à Pierre s'il l'aime, tout comme l'internaute (sur [goliath.fr](http://goliath.fr)) ne comprenant pas qu'un prêtre puisse se sentir seul puisque « le Christ est toujours avec lui », nous invite à méditer à nouveaux frais la question du célibat imposé.**

Les biblistes s'accordent pour ne pas exagérer la différence entre les deux verbes utilisés par Jésus pour interroger Pierre (Jn 21. Cf. la méditation évangélique de dimanche dernier). Il convient cependant d'insister sur deux points, et en premier lieu sur la perspective de l'amour dans le Nouveau Testament. Quand Jésus donne l'ordre d'aimer, notamment ses ennemis, il ne nous impose pas de ressentir envers eux de l'affection. C'est un acte de volonté, de raison, qu'il nous propose. Il s'agit de vouloir du bien, même à ceux qui nous veulent du mal. Ensuite et logiquement, Jésus ne situe pas l'amour sur le plan de la passion. Ainsi utilise-t-il, en Jn 21, deux fois le verbe « *phileô* » et une fois « *agapaô* » mais jamais « *eraô* ». Mais il ne faudrait pas en tirer la conclusion que l'amour-éros n'a aucune importance. Le Carme Jean-Baptiste Lecuit le rappelle dans sa thèse sur Antoine Vergote (*L'anthropologie théologique à la lumière de la psychanalyse*, Cerf 2007). Le passage de l'amour-éros à l'amour-agapè relève du processus de sublimation par lequel, selon Freud, « *la pulsion originellement sexuelle trouve désormais sa satisfaction dans une opération qui n'est plus sexuelle, qui est socialement ou éthiquement évaluée plus haut* » (161). Or si la sublimation est constitutive de l'humanisation, il est loin d'être évident que celle qui est à l'œuvre dans le célibat tel que l'envisage l'Eglise soit vécue par tous les ministres ordonnés. La probité oblige à le dire. Même si le pape a fait un bel éloge de l'éros, c'est le sous-entendu de la praxis ecclésiale qui nous intéresse ici.

### **L'esclave des désirs inconscients**

Or dans le discours sur la « convenance » du célibat, le risque n'est pas mince de faire du prêtre un homme totalement donné aux autres et à Dieu mais « *l'insistance avec laquelle on affirme la possibilité d'un amour purement oblatif, apparaît, du point de vue psychanalytique, comme l'expression d'une défense à l'égard de cela même qui est nié : la puissance et l'omniprésence de la poussée libidinale (...) le refus des structures pulsionnelles rend un son éclatant de haute spiritualité, écrit Vergote, mais il dissimule la présence dévorante de pulsions non assumées* ». Sans compter que prétendre soustraire son amour à la dynamique du désir, c'est tendre secrètement à s'arroger la toute-puissance de qui ne serait marqué d'aucun manque, d'aucune histoire, affranchi des limites du somatique et du pulsionnel qui s'y enracine. C'est nourrir l'illusion de pouvoir parvenir, fût-ce par pur don de Dieu, à la maîtrise absolue de soi-même, ce qui ne rend pas moins esclave des désirs inconscients, mais bien davantage au contraire. Cet effort de maîtrise et de spiritualisation par affranchissement de toute pulsion et de tout désir, au nom de la pureté de l'amour et de la religion n'est pas seulement vain et illusoire. Il comporte une autre impureté, plus grave, parce que méconnue et plus nocive parce qu'épuisant les ressources de l'esprit : « *L'impureté narcissique d'une pureté qui, secrètement, se complaît dans sa propre image* » (346). Cette perspective d'une « *idéalisation de la foi* » est d'ailleurs opposée à la sublimation. Notre auteur cite longuement un avertissement du Père Vergote : « *La répression de la sexualité, et de la relation affective avec les autres, peut également avoir pour conséquences une attitude masochiste. On se vit comme un être consacré, c'est-à-dire donné aux autres, renonçant à son propre bonheur, en un mot : homme sacrifié. Concrètement, cela signifie un esprit de martyr : on caresse la souffrance du renoncement comme si elle équivalait pour lui à un état de sainteté. C'est là encore une forme subtile de narcissisme pervers. L'esprit légaliste découle lui aussi de cette répression mentionnée. Il peut aller jusqu'à la névrose obsessionnelle. Tout le christianisme y est envisagé dans la perspective du devoir, et Dieu se trouve identifié à la Loi. D'où la méfiance vétilleuse envers toute*



*manifestation du désir humain, en soi et chez les autres. Dieu sait si cette attitude a eu des influences néfastes sur les théories et pratiques morales qui ont souvent régné dans les milieux catholiques » (348). Nous signons volontiers ce texte en le mettant au présent et J.-B. Lecuit précise d'ailleurs que « la vigilance est toujours de mise » !*

### **Une relation anxieuse à Dieu**

Entendons-nous. Il ne s'agit pas de dire que le célibat ecclésiastique soit inhumain. Il peut être vécu de manière saine et il l'est par certains mais certainement pas par tous les clercs et l'affirmation incantatoire de sa beauté procède plus de l'idéalisation (ou de l'illusion ?) que de la prise en compte du réel. Il se peut d'ailleurs que ce qui relève de l'hypocrisie plus ou moins consciente pour sauver un système soit une des causes du manque de vocations. Comment vouloir entrer dans un Ordre dont on pressent qu'il ne prend pas en compte toute son humanité ? Les seules institutions qui ne connaîtraient pas cette crise seraient-elles celles qui feraient du refus de la chair une dimension essentielle de leur spiritualité ? Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, dans une perspective qui n'est donc pas psychanalytique sans lui être opposée (nous n'entrons pas dans ce débat) rejoint cette analyse. Il aborde le comportement de certains blessés de la vie qui « gardent une haine du réel qui les a fait souffrir. Le salut, pour eux, n'existe que dans l'au-delà. Tout ce qui permet de savourer la vie provoque un sentiment de dégoût ou de honte d'être heureux. Jouir dans un corps pourri devient un acte obscène. (...) Le bonheur est un scandale, et la haine du corps oriente ces hommes vers l'intégrisme où il faut se soumettre à la loi du Sauveur afin de combattre le réel immonde ». Ceux-ci, qui vivent une relation anxieuse à Dieu, « ont tendance à lui donner les pleins pouvoirs de façon à en faire un dieu totalitaire. Les dieux extrêmes ne sont pas partageurs. Ils exigent une soumission intégrale afin de sécuriser ceux qui croient en eux » (*De chair et d'âme*, Ed. Odile Jacob 2006, p 212-3). Mais le chemin du Christ qui prend chair et meurt abandonné n'est certes pas celui de la sécurité... L'évangile de ce dimanche nous le rappelle avec force.

Il est bien évident que peu de discours magistériels pourraient tomber sous le coup de critiques aussi vives puisqu'ils sont fidèles à une théologie de l'incarnation. Mais les analyses de la psychè humaine et des éventuelles perversions ont l'avantage, comme en effet de loupe, de montrer les risques qu'engendre l'idéalisation d'une pratique qui, elle, est bien présente sous nos yeux. Et si le pape a pu dire à Malte que le Corps du Christ est blessé par le péché, il eût été aussi important qu'il reconnaisse que les hommes sont des êtres marqués par la finitude et que leur imposer une discipline qui nie leur chair est déjà le premier péché... d'orgueil. A réfléchir en toute simplicité !

Pascal JANIN  
in Golias-Hebdo n°129 – 21 avril 2010

